

DU FEUILLETON-ROMAN.—ÉTUDES CRITIQUES.

LE JUIF ERRANT, LES MYSTÈRES DE PARIS, ETC.,

Par M. Alfred Nettement.

M. Sue a voulu dans ce livre être moraliste. Que ceci ne vous surprenne pas. Je vous ai dit en commençant qu'il avait ouvert au roman une voie nouvelle. A l'heure qu'il est, on n'aura plus besoin de suivre un cours de philosophie ; on n'aura plus qu'à lire les *Mystères de Paris*, pour être un sage parfait et accompli.—Il a été encore quelque chose de plus,—il a été juriconsulte,—car il préconise de toutes ses forces l'emprisonnement cellulaire ( qui, soit dit en passant, est la plus barbare et la plus monstrueuse aberration que la postérité aura à nous reprocher). Il va plus loin encore. Son héros, le prince Rodolphe, abolit la peine de mort (quoique le livre tout entier soit le plus terrible argument en faveur de cette peine) et la remplace par l'aveuglement !—O folies, tristes folies de nos modernes moralistes !

Je vais terminer ici la critique des *Mystères de Paris*, critique que je n'ai fait qu'ébaucher, heureusement pour vous, en vous citant quelques pages du meilleur chapitre de M. Nettement, intitulé : Moralité de l'œuvre de M. Sue.

« On l'a dit souvent, et toujours avec vérité, on risque fort de souiller l'âme et la plaçant dans une atmosphère souillée. Il y a pour elle des asphyxies morales, comme il y a des asphyxies physiques pour le corps. Comment veut-on que sa pureté et sa délicatesse ne souffrent point du caractère hideux des tableaux qu'on la force à considérer ? Comment, dans un contact habituel avec le vice dans ce qu'il y a de plus honteux, ne perdrait-elle pas cette chasteté de sentiment et de sensations qui sont à l'âme ce que le velouté est aux fruits ?... »

..... « C'est une singulière manière de se justifier que de dire qu'on ne montre dans un livre que ce qu'on a vu dans la nature et la société. Voltaire répondait à cela par une plaisanterie beaucoup trop vive pour qu'il soit possible de la reproduire, mais qui prouvait du moins que, relativement aux choses qu'on pourrait ou qu'on ne pourrait pas montrer, il ne partageait pas l'opinion singulièrement avancée que M. Thiers mit, dit-on, en action à Grandvaux. Il en est du corps social comme du corps humain ; il y a certaines parties qu'il faut voir, surtout quand les portraits qu'on trace sont destinés à être vus par tout le monde. Or M. Sue n'a pas la ressource de dire qu'il n'écrit que pour certains esprits observateurs qui ont besoin de tout savoir, et qui peuvent tout savoir sans inconvénient. Il écrit dans un journal et le journal, est le livre de tout le monde.... »

Nous avons signalé comme un ridicule, en analysant les types de cette étrange épopée, cette espèce de parti pris de M. Sue, qui trouve systématiquement des excuses aux torts de la plupart de ses personnages, et même à leurs crimes, et qui concentre sur eux tout l'intérêt. Ainsi, chez la Goualeuse, la prostitution est chaste ; chez la Louve, elle est involontaire et pleine de bonnes qualités ; chez le Chourineur, l'assassinat est généreux et honnête ; chez la duchesse de Lucenay, l'inconduite a ses circonstances atténuantes ; chez le vicomte de Saint-Rémy, les actions les plus basses sont le tort de la société ; chez la marquise d'Harville, la vertu accepte des rendez-vous dans les petites maisons, chez le marquis d'Harville, elle se brûle la cervelle. Il y a là pis qu'un ridicule. Quand le vice cesse d'être vicieux et la vertu vertueuse ; et quand une fatalité, plus forte que la volonté humaine, la domine et la subjuge, toutes les bornes de la morale sont renversées. Les bonnes actions deviennent sans mérite, les crimes sans scélératesse, puisque ceux-ci comme celles-là sont involontaires. Or, c'est là l'esprit général du livre de M. Sue. Partout le crime est excusé, justifié ; les criminels sont fatalement criminels, et l'auteur des *Mystères de Paris* leur trouve de si bons côtés, qu'on est tenté de les regarder comme des opprimés en butte aux persécutions sociales.... »

J'ai dit que le livre de M. Sue était immoral parce qu'il était au vice son véritable caractère. Je pourrais ajouter qu'il est immoral encore, parce qu'il ôte son véritable caractère à la vertu.... »

.... « Ne nous laissons pas : allons chercher à la fin de l'ouvrage, dans la dernière scène qui précède l'épilogue, la réalisation de la promesse de M. Sue. Nicolas Martial, le fils du guillotiné, s'est échappé de prison avec le squelette et Barbillon, deux assassins comme lui, et réunis à Tortillard, que ses vices précoces ont fait recevoir dans cette société scélérate, il se livre à une danse obscène dans un cabaret-bouge, avec d'infâmes créatures vomies

du cabaret de Progrès du Lapin-Blanc, pendant qu'on guillotine la veuve Martial sa mère, et Calebasse sa sœur !—Voilà comment le romancier du *Journal des Débats* tient la promesse qu'il avait faite d'épurer l'atmosphère de son roman à mesure qu'il avancerait. Il commence dans un bouge et il finit dans un autre bouge, transporté au pied de la guillotine où meurt une femme abominable en invectivant la société et en blasphémant Dieu, pendant que son fils se livre à une danse impure au pied de son échafaud. »

M. Nettement frappe M. Sue partout, et il le frappe juste, droit au cœur. Il ne lui laisse rien. Il le dépouille de toutes les fausses qualités qu'on lui avait complaisamment données. Il ne lui accorde pas même le style.

..... « Ne parlons pas du style ; un livre à demi écrit en argot n'a pas de style.... Celui de M. Sue, souvent énergique dans les scènes horribles, devient amouillé dès qu'il tend à s'élever. Veut-il peindre une conscience effrayée par ses souvenirs et qui se poursuit de ses propres fantômes ? il l'appelle la lanterne magique du remords. S'agit-il de représenter un mystère impénétrable : ce mystère, s'écrie-t-il, est le tombeau de mon esprit. Quand Rodolphe juge le Maître-d'Ecole et le condamne à avoir les yeux crevés, il lui adresse ces phrases : « Ta punition doit être féconde ; je te plongerai dans la nuit impénétrable ; je te déposséderai des splendeurs de la création. Tu seras toujours forcé de regarder en toi. Chacune de tes paroles a été un blasphème, chacune de tes paroles sera une prière. » A vouons que lorsqu'on crevé les yeux à quelqu'un, on devrait le traiter avec un peu plus de clémence et lui épargner ces lieux communs académiques. Autre exemple : quand le Maître-d'Ecole aveuglé et enchaîné dans le caveau du *Cœur-Saignant*, tient la Chouette à demi étranglée, et lui débite le discours suivant : « Il faut que je finisse de t'expliquer comment j'éca suis venu au repentir. Je suis aveugle et ma pensée prend des formes, un corps pour me reprocher d'une manière visible, presque palpable, mes violences. Sans doute lorsqu'on est privé de la vue, les idées obsédantes s'imaginent presque dans le cerveau. » En entendant ce galimatias métaphysique, Tortillard lui crie : Prends garde, vieux, tu manges dans le rôle à M. Moëssard. Connu, connu ! Je vous demande la permission de me ranger ici, sauf le style, à l'opinion critique de M. Tortillard, qui me paraît parfaitement fondée.

Maintenant, une question toute naturelle va nous être faite. « A qui donc attribuez-vous le succès des *Mystères de Paris* ? Un livre aussi mauvais que vous venez de nous le représenter, ne pourrait avoir l'ombre même du succès, tandis que celui-ci a été lu par beaucoup de gens. » Nous répondrons que ce qui a fait ce succès est « l'instinct de curiosité malade, qui a soif d'émotions nouvelles et poignantes » qui est une des plaies de notre triste époque.

« Autre raison du succès du romancier. Il a caressé un des grands défauts du siècle, il a satisfait une passion profondément révolutionnaire en exaltant outre mesure le sentiment exagéré de la personnalité et de la puissance individuelle de l'homme. Son Rodolphe est plus beau, plus vertueux, plus sage, plus habile que la société entière. Il est plus qu'un homme, j'allais dire plus que Dieu... Dans le mal comme dans le bien, l'auteur exagère les proportions de l'individualité humaine. La veuve Martial est d'une grandeur satanique, comme Rodolphe est d'une grandeur divine. Les *Mystères de Paris* ont donc un reflet de cette philosophie moderne qui doit la faveur dont elle jouit à l'orgueil, cette vieille maladie de notre nature, à laquelle elle s'adresse. L'homme a toujours aimé qu'on exagérât la puissance de l'homme ; il lui semble que l'individu grandit avec le type. Les *Mystères de Paris* donnent une ample satisfaction à ce penchant désordonné. Les personnages du livre, dans le bien comme dans le mal, ont quelque chose de colossal : l'homme y descend jusqu'à l'enfer et y monte jusqu'au ciel pour détrôner Satan et Dieu. »

Joignez à cela la puissance des contrastes, dont l'auteur fait un emploi continu.

« Entre-t-il dans le cabaret de la rue aux Fèves : c'est pour vous montrer un prince régnant assommant à coups de poing un forçat libéré. Vous introduit-il à la Force, c'est pour vous y faire entendre une pure et gracieuse idylle ; dans l'appartement coquet d'un homme à la mode, c'est pour vous y faire trouver une véritable caverne.... Il vous pousse dans un bouge ; vous levez les yeux avec effroi ; que découvrez-vous ? un pariait de madone suspendu dans ce lieu enfame.... La vraisemblance est voilée, sans doute, mais cela est nouveau, cela ne ressemble à rien, et pour un grand nombre d'esprits, il n'en faut pas plus. »